

Le calendrier est posé sur la petite table. Il y reste en permanence. Un calendrier banal, douze feuilles agrafées sur un rectangle de carton, cadeau d'un commerçant. Cette année, elle a choisi celui du pharmacien: une clématite d'un bleu profond sur un fond vert pâle.

C'est là, face au jardin, que Louise s'installe chaque soir pour l'annoter scrupuleusement. En face de chaque jour, une croix; en face des dimanches, une barre dressée comme une borne, comme un obstacle à franchir. Les mêmes activités qui se répètent, rassurantes: mardi à 19h, chorale - jeudi à 20h, club de broderie - vendredi à 14h, permanence à la Bibliothèque...

Derrière la fenêtre, le jardin change au fil des saisons, devient invisible en hiver ou resplendit après les averses du printemps.

Vendredi 8 mai: Louise trace une croix plus épaisse que d'habitude, s'attarde à la crayonner, à la surcharger de fleurs et de feuilles minuscules. Qu'importe sa place dans la semaine, le 8 mai n'est pas un jour comme les autres; c'est un jour de cauchemar et de larmes. Pierre est mort le 8 mai, il y a seize ans. Dans le tiroir de la table, quinze calendriers sont soigneusement rangés, des pages de petites croix et d'annotations infimes, des poussières de temps.

La fenêtre est entrouverte, l'air est doux; un avion a laissé une traînée blanche et floconneuse dans le ciel qui pâlit à peine. Mais Louise est auprès de Pierre. Elle lui tient la main, caresse son visage émacié, guette sa respiration douloureuse. Plus de cheveux - dès le début de la maladie, il a demandé qu'on les lui rase, pour ne pas les voir tomber par poignées - lèvres desséchées sur des gencives sanguinolentes. De temps en temps, l'infirmière entre et vérifie la perfusion. Son regard qui glisse, dérive vers la fenêtre, la lenteur de ses gestes disent assez qu'il ne faut plus rien espérer. Mais Louise a glissé son bras sous les épaules de Pierre et le front contre sa tempe où le sang bat obstinément, elle chante, à bouche fermée. Elle le berce, lui murmure qu'il ne faut pas avoir peur et qu'elle sera là, toujours.

Cette fois, l'infirmière contemple la scène sans entrer. La perfusion n'a plus d'importance. En refermant la porte, elle emporte l'image du mourant, blotti entre deux bras arrondis qui font autour de lui comme un berceau d'enfant.

Pierre est mort le samedi 8 mai 1993 à 17h35. Lorsque Louise a levé les yeux vers la fenêtre, le ciel était bleu, le vent agitait légèrement les feuilles des arbres de l'avenue. Le médecin avait posé son stéthoscope sur le bord du lit et signait une liasse de papiers. L'infirmière murmurait des mots dont elle ne saisissait que des bribes "... Aussi longtemps que vous voudrez... Vêtements... Une belle chemise... Si vous avez besoin de quelque chose..."

Louise a enfermé dans un coin de sa mémoire les souvenirs des heures et des jours qui ont suivi. Elle ne leur permet jamais de se manifester. Ils sont tapis à l'écart, muselés comme des bêtes malfaisantes. Seule l'image d'Aurore a le droit de remonter à la surface. Elle revoit sa petite fille, ses gestes si calmes lorsqu'elle avait déposé dans le cercueil, près de la joue de son père, le jouet en peluche - un husky gris et blanc - qu'il lui avait offert pour son anniversaire. Pas un mot, pas une larme. Elle avait, comme à son habitude, soigneusement lissé ses cheveux blonds qui lui tombaient plus bas que la taille. Dans son visage au teint cireux, ses yeux bleus paraissaient encore plus grands. A l'église, au cimetière, elle avait conservé la même attitude, perdue dans un étrange rêve dont personne n'osait la tirer.

Louise émerge avec peine de ses souvenirs. La nuit commence à tomber: il faut... Il faut faire les gestes qu'elle fait tous les soirs... les gestes paisibles qui tiennent le passé à distance... les gestes que font les vivants. Elle a fleuri la tombe au début de l'après-midi et passé un long moment assise sur la dalle chauffée par le soleil à écouter les enfants rire et crier dans la cour de l'école. Le village, cerné de

forêts, somnolait dans la tiédeur printanière.

Samedi 9 mai: Il est presque 22h30; Louise a depuis longtemps mis à jour son calendrier, dîné et lavé le peu de vaisselle qu'elle a utilisé. La sonnerie de la porte d'entrée suspend son geste; elle reste là, stupidement, sa télécommande à la main. Une visite imprévue? C'est impossible: il n'y a plus jamais d'imprévu dans la vie de Louise. Elle se décide quand même à aller ouvrir. Une jeune femme se tient sur le seuil, portant dans ses bras une couverture d'où pend une toute petite main ouverte. Aurore!

"Maman, où puis-je la poser pour qu'elle ne s'éveille pas?"

Louise se contente de pousser la porte du salon et d'indiquer le canapé. Aurore y installe précautionneusement son fardeau, arrange le tissu autour du pâle visage.

"Il faut que je cache la voiture. Est-ce le garage extérieur est vide?"

- Bien sûr! Tu veux que je t'aide?

- Non, je vais me débrouiller. Reste avec elle!"

Louise ne pose pas de questions et va s'asseoir sur la table basse en face de cette petite-fille qui lui tombe du ciel. L'enfant dort paisiblement, mais elle paraît si frêle...Et cette vilaine plaie toute fraîche qui lui meurtrit le front et se perd dans les boucles blondes! Elle se rappelle avoir ainsi longuement contemplé sa propre fille endormie, émerveillée de l'arrondi des joues, de la courbe parfaite des paupières et des lèvres. Pierre venait à pas de loup poser son menton contre son épaule et ils restaient ainsi enlacés, heureux.

Le retour d'Aurore la tire de sa rêverie. Le couloir s'est peuplé de valises, de sacs disparates d'où s'échappent des vêtements mal pliés.

"Maman, viens, laissons-la dormir. Je voudrais un peu de café s'il te plaît!"

Malgré sa maigreur, son teint terne et les rides amères qui marquent déjà les coins de sa bouche, Louise remarque chez sa fille une autorité et une détermination qu'elle ne lui connaissait pas. Il ne reste plus rien de l'enfant timide et silencieuse, perdue dans un monde intérieur dont elle barrait l'accès à tous ceux qui l'entouraient.

Le café s'écoule goutte à goutte, embaumant la pièce, et, sans que Louise ait besoin de poser une seule question, Aurore commence, lentement, d'une voix monocorde, un terrible récit.

" Quand j'ai quitté la maison, il m'a emmenée sur la côte, près de Cannes. Nous avons fait la route d'une seule traite, en roulant toute la nuit. Au matin, j'ai ouvert les yeux sur le monde qu'il m'offrait: le soleil, la plage, l'hôtel luxueux, les cadeaux. Le conte de fées sur papier glacé! Il m'étourdisait... Je devais vivre enfin... Me libérer de toi, de ta manie de vouloir me protéger jusqu'à m'étouffer... Et je le croyais! J'ai accepté qu'il s'occupe de tout! C'est lui qui m'a dicté la lettre "

Louise écoute en silence et se souvient aussi. L'angoisse de la disparition, les propos rassurants des policiers et cette affirmation définitive: " De toutes façons, votre fille est majeure et rien ne prouve qu'elle soit en danger. D'ailleurs la lettre qu'elle vous a laissée montre bien qu'elle avait simplement envie de s'en aller! Dans quelque temps, vous recevrez de ses nouvelles." Effectivement, Louise avait reçu des nouvelles! De courtes lettres, des propos rassurants. Les cachets postaux étaient en général ceux de petits villages, un peu partout en France. Au début, elle téléphonait, à la gendarmerie s'il y en avait une, ou à la mairie. Mais elle avait compris rapidement que ces courriers épisodiques n'étaient destinés qu'à la leurrer et à brouiller les traces. Alors elle avait cessé ses appels et commencé à

attendre.

" Au bout de quelques semaines, nous nous sommes installés dans un coin perdu de Dordogne... Une maison confortable mais isolée au milieu d'un grand parc, en lisière de forêt. Une propriété que ses grands-parents lui avaient léguée, paraît-il. On y accédait par un chemin de terre. Il n'y passait jamais personne. C'est là qu'il a commencé à me frapper."

Louise fronça les sourcils et ouvrit la bouche pour protester. Un geste d'Aurore l'empêcha d'aller plus loin.

"Pourquoi ne suis-je pas partie? C'est la question que l'on pose à toutes les femmes qui se sont trouvées dans la même situation que moi! Après les coups, il me demandait pardon, me couvrait de cadeaux et de promesses, me suppliait de l'aider à vaincre ses démons...Et que sais-je encore!"

Nous ne manquions pas d'argent, même si je n'ai jamais su exactement quel métier il exerçait. Il s'absentait rarement et passait de longues heures au téléphone sur lequel il posait ensuite un cadenas pour que je ne puisse pas l'utiliser. Parfois, il me dictait une lettre, pour te rassurer, disait-il.

Lorsque je lui ai annoncé que j'étais enceinte, j'ai cru avoir enfin gagné la partie. Il semblait fou de joie et ne me battait plus. Nous avons préparé ensemble la chambre du bébé. Il a commencé à quitter la maison un peu plus souvent et rapportait sans cesse des articles de puériculture, de la layette, des jouets. Je n'avais même plus de place pour tout ranger!

Quelques jours avant la date prévue de la naissance, pour la première fois, j'ai vu quelqu'un franchir le seuil de la maison: il avait engagé une sage-femme qui s'est occupée de moi pendant plusieurs semaines et est repartie aussi discrètement qu'elle était venue. Il a décidé que notre fille s'appellerait Noémie.

Mais cette embellie n'a pas duré. Il ne supportait pas les cris de la petite, me reprochait de ne pas savoir m'en occuper. Il me répétait que j'étais devenue laide, que je le dégoûtais et les coups ont recommencé à pleuvoir. Mais il ne me demandait plus pardon, il me frappait puis disparaissait, quelques heures... ou quelques jours."

Louise se revoit enceinte; le visage radieux de Pierre flotte entre elle et sa fille. Il était si heureux. La tête posée contre son ventre à peine arrondi, il rêvait: ce serait une petite fille, toute blonde; elle ferait entre eux ses premiers pas dans le jardin. Il allait séance tenante entourer le bassin d'un grillage et réparer la serrure du portail! Louise riait et le traitait de fou en le serrant dans ses bras.

" Mais puisqu'il s'en allait, toi aussi tu aurais pu..."

Aurore esquissa un pauvre sourire.

" Je n'avais rien, pas d'argent, pas de voiture et surtout pas le courage de le fuir. Il répétait sans arrêt qu'il me tuerait, qu'il nous tuerait toutes les deux. J'étais sans espoir et sans volonté, une morte vivante. Un jour, Noémie devait avoir 16 mois, elle commençait juste à marcher, il m'a frappée si fort que je suis tombée à la renverse. J'ai perdu connaissance pendant plusieurs heures. Lorsque j'ai rouvert les yeux, il était parti. La petite était pelotonnée contre moi. Ses joues étaient toutes mouillées, elle avait dû pleurer longtemps avant de s'endormir. J'ai simplement attendu qu'il revienne en préparant le dîner. Je voyais bien, pourtant, que son état s'aggravait: il devenait de plus en plus violent, un rien le mettait en rage... Une fourchette posée de travers... Une serviette mal pliée... Un livre que j'avais changé de place... La nuit, il se levait pour ranger par ordre de taille les coussins du canapé; il déplaçait et replaçait, au millimètre près, tout le linge des armoires. Au matin, ses yeux de dément me remplissaient d'épouvante. Surtout, il s'en allait des semaines entières. Au début, je n'ai pas compris que sa surveillance se relâchait peu à peu; j'étais comme un chien habitué à sa chaîne! Mais j'avais le

temps de fouiller et j'ai trouvé un peu partout dans la maison de l'argent, le double des clefs de la voiture. Je n'y touchais pas, persuadée qu'il me tendait des pièges. Mais je crois qu'il avait tout simplement oublié ces cachettes saugrenues.

Ce matin, très tôt, il m'a réveillée sans ménagements pour que je prépare sa valise. Il voulait partir "se détendre un peu pendant le week-end, loin d'une femme insupportable et d'une gamine geignarde!" Mais il s'est aperçu qu'une de ses chemises avait, paraît-il, un pli au col... Un prétexte habituel pour me gifler et me traiter de bonne à rien. Et à ce moment, la petite est arrivée, à moitié endormie. Elle a trébuché et renversé le reste de la pile de linge. C'est alors qu'il est entré dans une rage folle et a levé la main sur elle, ce qu'il n'avait encore jamais fait. La plaie qu'elle a au front, c'est à cause du rebord de la table contre lequel elle est tombée. Il n'a pas eu un geste pour la secourir, s'est contenté de dire qu'il était trop fatigué pour conduire et qu'il allait appeler un taxi. Il a ajouté que si j'avais le malheur de bouger pendant son absence... Le regard qu'il m'a jeté en sortant m'a glacée. Ce n'est qu'en voyant ma petite fille hurlant sur le sol, le visage couvert de sang que j'ai enfin réalisé qu'il fallait fuir. J'ai agi comme une somnambule, ramassé ce que j'ai pu, pris les clés et l'argent. J'ai conduit presque sans m'arrêter, pendant des heures."

Aurore se tait, le regard perdu. Louise allonge le bras pour effleurer doucement la main de sa fille. Elle ne dit rien, elle sent qu'il est trop tôt, que ce récit fait d'une traite est une blessure à vif et qu'elles ont bien mérité un peu de repos.

Dimanche 10 mai: La journée s'est déroulée paisiblement. Avec précaution mère et fille ont refait connaissance. L'enfant, habituée sans doute à se rendre quasi invisible, s'occupait seule, en silence et sans jamais les quitter des yeux. Mais elle avait esquissé une ébauche de sourire lorsque Louise avait sorti du grenier les boîtes où dormaient tous les jouets de sa mère. Vers la fin de l'après-midi, après avoir défait les bagages et préparé l'ancienne chambre d'Aurore, elles se sont assises sur la terrasse. Le jardin ruisselait de lumière, les hirondelles striaient le ciel de leur vol imprévisible. Mais à mesure que le soir s'approchait, la jeune femme paraissait de plus en plus nerveuse. Elle jetait autour d'elle des regards inquiets, en triturant entre ses doigts une de ses longues mèches.

"Il va arriver...Je le sens...Il ne nous laissera jamais en paix!

- Tu m'as dit qu'il ne comptait pas revenir avant mardi après-midi. Cela nous laisse le temps d'aviser.

- Je ne crois pas. J'ai un mauvais pressentiment!

- Rentrons alors. Nous allons tout fermer et je veillerai cette nuit. De toutes façons, je dors si peu!"

Une fois seule, après avoir une dernière fois fait le tour de la maison et vérifié portes et fenêtres, Louise s'est assise dans le salon pour boire une deuxième tasse de café. Elle a éteint les lampes; la lumière du réverbère filtrant à travers les fentes des volets lui permet vaguement de distinguer ce qui l'entoure. Seuls des bruits familiers lui parviennent: quelques rares voitures, des aboiements lointains... Aurore et la petite dorment à l'étage.

Malgré le café, elle a dû s'assoupir. C'est un frôlement étrange contre le mur extérieur qui la ramène à la réalité... Un frôlement suivi d'un léger bruit d'eau qui s'écoule. Il ne pleut pas pourtant. Elle se demande un instant si elle n'a pas rêvé. Mais le bruit se renouvelle et semble se déplacer le long de la maison. Alors elle se lève, se rend dans le bureau et tire, du fond d'un placard, la carabine de Pierre. La boîte de cartouches est rangée à côté, sur la droite. Elle charge l'arme, regagne le salon et essaie de distinguer, par les interstices du volet, ce qu'il se passe dans la rue. A une centaine de mètres sur la gauche, une voiture est garée; elle n'y était pas au début de la soirée. Soudain une silhouette apparaît dans son champ de vision avec, au bout du bras, un objet vaguement rectangulaire qu'elle n'arrive pas à

identifier. Mais sa réaction est immédiate: en silence, elle descend au sous-sol, déverrouille la porte du jardin et se glisse jusqu'à l'angle du mur qui lui permettra, sans être vue, de surveiller la rue. Dans le même temps, une forte odeur d'essence la prend à la gorge, sous ses pieds nus le sol est mouillé...Elle vacille, le souffle coupé.

Là-bas, la silhouette se détache de l'ombre de la voiture et revient vers la maison. Dans sa main, une flamme jaillit. Louise a juste le temps d'entrevoir un homme...Il joue avec un briquet.

Alors une grande onde calme l'envahit et elle entend la voix de Pierre.

" Ne te crispe pas. Amène l'arme contre ton épaule...Doucement...Prends ton temps...C'est bien...Respire..." C'est ainsi qu'il lui apprenait à tirer sur une cible de paille, au fond du jardin. Il disait en riant que l'élève avait rapidement dépassé le maître!

L'homme s'arrête, regarde la maison en continuant à balancer le briquet. La main de Louise ne tremble pas. Pierre est là, près d'elle.

Le juron et les flammes jaillissent en même temps. L'homme tourne sur lui-même, se frappe les flancs. Louise suit ses mouvements désordonnés avec le canon de la carabine et réalise soudain ce qui a dû se passer: en arrosant d'essence les murs de la maison, il en a répandu sur ses vêtements et ses chaussures. Pourvu qu'il n'ait pas le temps de s'approcher!

Mais il chancelle, fait trois pas vers sa voiture puis tombe à genoux avec un épouvantable hurlement de douleur. Doucement, Louise laisse retomber l'arme contre sa hanche. Voilà, c'est fini. Les premiers volets claquent, les habitants, tirés de leur sommeil, se penchent aux fenêtres. Elle en profite pour se glisser jusqu'au bureau et replacer la carabine à sa place.

Lorsqu'elle ressort, nouant la ceinture de sa robe de chambre, sirènes et gyrophares ont envahi la rue, les curieux accourent et un voisin effaré fait constater aux gendarmes les longues traînées d'essence qui imprègnent les murs, les volets et le sol autour de la maison. Des regards apitoyés se tournent vers Louise qui lève les yeux vers la fenêtre de la chambre du premier étage.

"Si elles pouvaient ne pas se réveiller maintenant, supplie-t-elle, attendre que le matin ait emporté ces images de cauchemar! "